

PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE THÉOPHORE

AVANT- PROPOS

Chrysostome prononça ce discours à Antioche peu de jours après avoir parlé de sainte Pélagie, d'où il suit que nous ne pouvons pas dire en quelle année; impossible d'émettre à cet égard même une conjecture. La fête de saint Ignace se célèbre le 20 décembre. Comme les plus anciens manuscrits la fixent également à ce dernier jour, il est très probable que c'est celui où ce discours fut prononcé. Cette observation est de Fronton-le-Duc qui compte trois translations. La première fois, les reliques de saint Ignace furent transférées de Rome à Antioche, comme on le croit sur l'autorité de ses disciples qui ont écrit ses Actes. Et dans le fait, les ossements sacrés reposaient dans cette dernière ville, hors de la porte de Daphné, ainsi que le déclarent saint Chrysostome dans cette homélie et saint Jérôme dans son traité des écrivains ecclésiastiques. La seconde translation eut lieu par l'ordre de Théodose II : les reliques furent alors transportées du cimetière dans le temple de la Fortune; et ce temple, consacré jadis aux démons, le fut alors au saint martyr, selon le témoignage d'Evagre. La troisième fois, le corps fut transféré d'Antioche à Rome et déposé dans l'église de Saint-Clément, comme on le voit dans le Martyrologe romain.



PANÉGYRIQUE

Du saint et sacré martyr Ignace le Théophore, archevêque de la grande Antioche, qui souffrit la mort à Rome, et qui fut ensuite reporté à Antioche.

1. Ceux qui se plaisent dans les somptueux et splendides festins, aiment également à les renouveler fréquemment, soit pour faire parade de leur opulence, soit pour faire preuve de leur magnificence envers leurs amis. Telle est aussi la grâce de l'Esprit, qu'elle ne cesse de nous donner des preuves de sa puissance et de manifester sa généreuse affection envers les amis de Dieu, en leur offrant, l'une après l'autre, les fêtes des martyrs comme des tables richement servies. Naguère c'était une jeune vierge, presque une enfant, la bienheureuse Pélagie, qui dans son martyre nous offrait un somptueux banquet : aujourd'hui, c'est le généreux martyr saint Ignace qui renouvelle pour nous cette pieuse solennité. Les personnages sont différents; mais la table est la même : les armes ont changé mais non la couronne : les combats sont différents, la récompense est la même. Dans les combats dont la terre est l'objet, comme le labeur pèse sur les corps, on n'admet à bon droit que les hommes : ici, l'âme seule prenant part à la lutte, le stade est ouvert pour les deux sexes, pour les deux également le théâtre est rempli. Non, les hommes ne sont pas seuls à prendre les armes, de peur que les femmes, se réfugiant dans la faiblesse de leur nature, ne croient pouvoir sans déshonneur rester dans l'inaction; les femmes non plus ne descendent pas seules dans la lice pour y combattre vaillamment, couvrant ainsi les hommes de confusion : nombreux sont de par et d'autre ceux dont le nom est proclamé et dont le front reçoit la couronne afin que vous sachiez que, pour les nobles exercices, il n'y a dans le Christ Jésus aucune distinction entre les deux sexes; qu'il n'y a ni faiblesse corporelle, ni défaillance des années, ni rien de semblable qui doive arrêter ceux qui marchent dans le chemin de la piété, pourvu qu'ils aient une âme généreuse, un esprit vigilant, et que la crainte de Dieu, une crainte qui les échauffe et les enflamme, ait poussé dans leur coeur de profondes racines. Voilà pourquoi les jeunes filles, les femmes aussi bien que les hommes, les enfants et les vieillards, les esclaves et les maîtres, tous les rangs, tous les âges, l'un et l'autre sexe sont disposés pour de tels combats; et nul ne subira de défaite s'il porte dans l'arène une volonté ferme et résolue.

Mais il est temps d'aborder notre sujet et d'exposer les grandes oeuvres du bienheureux martyr. Ici mon esprit se trouble et demeure confondu ne sachant par où commencer, par où continuer, par où finir, tant affluent de toute part les choses qui réclament mes louanges. Nous éprouvons ce qu'éprouverait un homme en entrant dans un splendide jardin et qui verrait là des roses, des violettes, des lis sans nombre, toutes les fleurs si multiples et si variées dont le printemps couvre la terre : il se demande en vain quelle est la première, la seconde qu'il a vue, toutes sollicitant à l'envi ses regards. Et nous aussi, quand nous entrons dans ce jardin spirituel formé par les vertus de saint Ignace, et que nous avons là sous les yeux, non des fleurs printanières, mais les fruits si nombreux et si divers dont le divin Esprit a rempli son âme, éblouis nous ne savons quel est celui de ces fruits qui doit passer avant les autres dans ce discours; chacun réclame la préférence et par les charmes de sa beauté captive les regards de notre âme. Voyez plutôt : il gouverna notre Eglise avec tout le dévouement et toute la diligence que le Christ exige de ses ministres. Les sublimes devoirs de l'épiscopat tracés par ce divin Maître, devinrent la règle de sa vie : c'est là qu'on pouvait encore les lire. Il avait entendu cette parole de la bouche du Christ : «Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis;» (Jn 10,11); c'est avec une abnégation pleine d'énergie qu'il donna la sienne pour le troupeau qui lui était confié. Il conversa avec les apôtres et se montra digne de cette faveur, puisant ainsi à la source des biens spirituels. Quel ne devait pas être cet homme formé par de tels instituteurs, vivant toujours avec eux, se nourrissant de leurs paroles et de leurs exemples, jugé digne par eux d'être investi d'une semblable autorité ? Bientôt revint le temps qui réclamait un mâle courage, une âme supérieure à toutes les choses présentes, brûlant de l'amour divin, pour qui les objets visibles ne sont rien en comparaison des biens invisibles : alors il se dépouilla de sa chair avec autant de facilité qu'on se dépouille d'un habit. Que mettrons-nous donc en avant : la doctrine apostolique qu'il ne cessa de professer, son mépris pour la vie temporelle, l'irréprochable vertu qu'il montra toujours dans le gouvernement de son Eglise ? Qui rappellerons-nous d'abord : le martyr, l'évêque ou l'apôtre ? En effet, une triple couronne avait été tressée et placée sur cette vénérable tête par la grâce de l'Esprit. Ce n'est pas assez dire; et si l'on énumérait ses couronnes avec quelque exactitude, on en verrait bien d'autres germer et fleurir avec celles-là.

2. Si vous le voulez, nous commencerons par l'éloge de son épiscopat. Or vous paraît-il qu'il n'y ait là qu'une couronne ? Voyons, examinons les choses de près, et vous en découvrirez deux, trois, un plus grand nombre même qui s'offriront à nous. Ce n'est pas seulement pour avoir été jugé digne d'une telle élévation que j'admire cet homme; c'est aussi pour en avoir été revêtu par ces saints personnages : heureuse cette tête qu'ont touchée les mains des bienheureux apôtres ! Non, ce n'est pas un médiocre sujet de gloire, que d'avoir reçu la grâce d'en haut avec plus d'abondance, et, par leur entremise, une plus puissante effusion de l'Esprit divin; d'avoir, à leur témoignage, toutes les vertus qu'on peut trouver chez un homme. Pourquoi cela ? Je vais le dire. Paul écrit à Tite, – et quand je dis Paul, ce n'est pas de lui seul que j'entends parler, mais bien de Pierre, de Jacques, de Jean et de tout le chœur apostolique; car, de même que dans une lyre il y a plusieurs cordes concourant toutes à la même symphonie, de même dans le chœur apostolique il y a plusieurs individus enseignant tous la même doctrine, par la raison qu'il n'y a qu'un artiste, l'Esprit saint, qui meut toutes ces âmes, ce que Paul nous montre évidemment par cette parole : «Que ce soit eux, que ce soit moi, nous prêchons ainsi;» (I Cor 15,11) – ce même Paul donc écrit à Tite, pour lui tracer les devoirs d'un évêque : «Il faut qu'un évêque soit à l'abri de toute accusation, comme étant le dispensateur des grâces de Dieu; qu'il ne soit ni superbe, ni colère, ni adonné au vin, ni violent, ni avide d'un gain sordide; mais hospitalier, doux, prudent, sobre, juste, saint, tempérant, attaché de cœur aux vérités de la foi, telles qu'on les lui a transmises, pour être en état d'exhorter les autres selon la saine doctrine et de réfuter les contradicteurs.» (Tit 1,7-9) Ecrivant à Timothée sur le même sujet, il s'exprime en ces termes : «Si quelqu'un désire l'épiscopat, c'est une œuvre de bien qu'il désire. Il faut donc qu'un évêque soit irréprochable, qu'il n'ait été marié qu'une fois; il doit être sobre, prudent, plein de décence, aimant l'hospitalité, capable d'instruire, nullement sujet au vin ou à la violence, modéré, fuyant les contestations, désintéressé.» (I Tim 3,1-3) Voyez-vous quelle perfection de vertu l'Apôtre exige d'un évêque ?

Tel un peintre éminent combine diverses couleurs pour reproduire avec toute l'exactitude possible les traits de l'empereur, et laisser un modèle qu'on n'aura plus qu'à copier fidèlement pour avoir une complète ressemblance : tel le bienheureux Paul, voulant aussi tracer un portrait royal, léguer à l'avenir un sublime modèle, fond ensemble toutes les nuances de la vertu, nous offre la parfaite image d'un évêque, afin que chacun de ceux qui seraient appelés à cette dignité, fixant les yeux sur ce prototype, mette le même soin à le copier dans tous les détails de sa vie. Or je le dis avec assurance, le bienheureux Ignace en avait religieusement gravé tous les traits dans son âme : il était à l'abri de tout reproche et de tout soupçon, sans orgueil, sans colère, fuyant le vin et la violence, les contestations et le vil intérêt, juste, saint, maître de lui-même, docile aux enseignements reçus, plein d'amour pour la parole de la foi, sobre, prudent, de mœurs pures, réunissant, en un mot, toutes les qualités indiquées par l'Apôtre. – Et qui nous le garantit ? me dira-t-on. – Ceux-là mêmes qui lui ont rendu ce témoignage et qui lui imposèrent les mains. Eux qui donnaient aux autres des instructions si sévères et qui prenaient tant de précautions pour ne donner un tel pouvoir qu'à des hommes éprouvés, n'auraient pas sans doute tenu à son égard une conduite différente; s'ils n'avaient pas vu toutes ces vertus enracinées dans l'âme du martyr, jamais ils ne lui eussent confié des fonctions aussi saintes. Ils étaient loin d'ignorer le danger dont on est menacé quand on impose les mains sans discernement et comme au hasard. Voilà ce que Paul nous enseigne encore écrivant au même Timothée : «N'imposez les mains à personne avec précipitation, et ne participez pas aux péchés d'autrui.» (1 Tim 5,22) – Que dites-vous ? un autre est coupable, et j'aurai part aux accusations et aux châtiments dont il sera frappé ? – Sans doute, répond-il, puisque vous aurez donné carrière à sa perversité. De même qu'en remettant un glaive entre les mains d'un fou furieux, qui s'en servirait pour verser le sang, on serait responsable de ses meurtres; le même, en appelant un homme de mœurs corrompues à des fonctions qui lui faciliteront le mal, on attire sur soi les flammes vengeresses provoquées par ses crimes et se scandales : celui qui pose la racine, est l'auteur de tous les fruits sans exception que cette racine produira. Vous la voyez donc briller à vos yeux, la double couronne de l'épiscopat, et vous voyez aussi que la dignité de ceux qui lui imposèrent les mains rehaussa l'éclat de sa propre dignité, et qu'ils rendirent témoignage de la perfection de sa vertu.

3. Voulez-vous que je vous montre, sans sortir de ce premier point de vue, une autre couronne qui fleurit à nos yeux ? Souvenons-nous des circonstances au milieu desquelles il fut fait évêque. Gouverner une Eglise aujourd'hui ne nous dit guère ce que c'était que de la gouverner alors : ce n'est pas la même chose de marcher par un chemin battu, parfaitement disposé, à la suite de beaucoup d'autres voyageurs, ou d'entrer le premier dans une voie qu'il

faut ouvrir de vive force, semée de précipices et de rochers, sillonnée de bêtes féroces, que personne enfin n'a tentée. A notre époque, grâce à Dieu, les évêques n'ont à courir aucun danger; nous jouissons tous d'une paix profonde, d'une parfaite sécurité; la parole de l'Evangile est parvenue jusqu'aux extrémités de l'univers, ceux qui nous gouvernent, se montrent les zélés défenseurs de la foi. Rien de semblable alors: quelque part qu'on portât les yeux, on apercevait des précipices et des abîmes, des guerres publiques et privées, des périls sans nombre; les rois et les peuples, les cités et les nations, les proches et les étrangers tendaient également des pièges aux croyants. Ce n'était pas le seul malheur qu'on eût à déplorer : de nombreux fidèles, nourris à peine du lait d'une nouvelle doctrine, chancelaient inévitablement dans la foi; faibles encore, ils étaient aisément terrassés; et cela n'affligeait pas moins leurs maîtres que les attaques qui venaient du dehors; cette douleur était même la plus grande : les guerres et les embûches qui leur étaient suscitées par les étrangers leur étaient souvent un sujet de bonheur, en réveillant en eux l'espoir des récompenses futures. Voilà pourquoi les apôtres sortaient pleins de joie de la salle du conseil; parce qu'ils avaient été frappés pour la religion; (cf Ac 5,41); et Paul s'écrie pareillement : «Je me réjouis dans mes souffrances.» (Col 1,24) Partout il se glorifie de ses tribulations. Mais les blessures reçues par les membres de la même famille, les chutes de leurs frères ne leur permettaient pas même de respirer; telles qu'un joug accablant, elles pesaient sur leur âme et la remplissaient d'une continuelle douleur. Ecoutez comment Paul, lui qui se réjouissait tant dans les souffrances, déplorait amèrement de semblables calamités : «Qui est infirme, dit-il, sans que je le sois avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle ?» (II Cor 11,29) Il ajoute encore : «Je crains qu'à mon arrivée je ne vous trouve pas tels que je le voudrais, et que vous ne me trouviez moi-même tel que vous ne voudriez pas.» (Ibid., 12,20) Il poursuit : «Je crains que Dieu ne me réserve une humiliation au milieu de vous, et que je n'aie à pleurer sur beaucoup de ceux qui ont auparavant péché et qui n'ont pas fait pénitence des impuretés, des fornications et des turpitudes qu'ils ont commises.» (Ibid., 21) En toute occasion, vous le voyez dans les larmes et les soupirs à cause de ses frères; il tremble toujours pour ceux qui ont embrassé la foi.

Comme nous admirons un pilote, non quand il conduit en sûreté les passagers au port par une mer tranquille et des vents favorables, mais bien quand il dirige et sauve le vaisseau, malgré l'agitation de la mer et la fureur des ondes, tandis que la discorde règne dans l'intérieur même du navire, alors assailli par une double tempête et doublement menacé de périr : ainsi devons-nous admirer et louer ceux qui gouvernaient l'Eglise dans ces anciens temps, beaucoup plus que ceux qui la gouvernent de nos jours; car une guerre multiple sévissait au dedans et au dehors, la foi n'était encore qu'une tige naissante qui demandait les plus grands soins; le peuple chrétien, comme un enfant nouveau-né, réclamait autant de prévoyance que de sagesse de la part d'une âme chargée de veiller à sa conservation. Mais pour que vous compreniez encore mieux de combien de couronnes étaient dignes ceux à qui l'on confiait dans ces premiers temps le gouvernement d'une Eglise, à quels labeurs, à quels dangers on les dévouait, je citerai le témoignage du Christ; il confirme le jugement que je viens d'émettre, il appuie ma parole de son autorité. Voyant beaucoup d'hommes venir à lui, et voulant signifier aux apôtres que les prophètes avaient subi de plus rudes fatigues qu'eux, il leur dit : «D'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux.» (Jn 4,38) En réalité, néanmoins, les apôtres ont plus travaillé que les prophètes; mais comme ceux-ci furent les premiers à répandre dans les cœurs la parole sainte, à faire briller un rayon de vérité dans les âmes ignorantes, il leur est fait une plus large part de labeur. Au fond, ce n'est pas la même chose, non certes, de venir enseigner après que beaucoup d'autres ont déjà transmis les mêmes enseignements, ou bien d'être le premier à jeter la bonne semence. Ce qui n'est étranger ni aux idées, ni aux habitudes est facilement adopté; mais ce qu'on entend pour la première fois, trouble l'esprit de ceux qui l'entendent et suscite de nombreux soucis à ceux qui l'enseignent. C'est là ce qui jetait dans la confusion les auditeurs athéniens, ce qui les faisait s'éloigner de l'Apôtre en lui disant : «Ce sont des dogmes nouveaux que tu viens faire retentir à nos oreilles.» (Ac 17,20) Si, même aujourd'hui, le gouvernement d'une Eglise présente de graves difficultés, songez donc que le labeur devait alors être double, triple, incomparablement supérieur, parmi des guerres, des embûches et des terreurs continuelles. Impossible, absolument impossible d'exprimer par la parole les chagrins qui pesaient sur ces saints personnages; celui-là seul pourrait en avoir une idée qui en aurait fait l'expérience.

4. J'ai à vous signaler une quatrième couronne qui résulte à nos yeux d'un tel épiscopat. Quelle est-elle ? C'est que le saint ait eu précisément à gouverner notre patrie. S'il est difficile de bien diriger cent hommes, ou même cinquante, quand il s'agit de gouverner une aussi grande cité, un peuple qui ne compte pas moins de deux cent mille âmes, quelle vertu,

quelle sagesse ne faut-il pas déployer ? Dans les armées, les cohortes prétoriennes et les plus nombreuses légions sont confiées aux plus habiles capitaines : on met également les chefs les plus distingués à la tête des cités les plus puissantes et les plus peuplées. Du reste, notre patrie fut toujours de la part de Dieu l'objet d'une attention toute spéciale, comme les faits eux-mêmes l'ont clairement démontré. L'apôtre auquel il avait soumis le monde entier, Pierre, qui avait reçu de sa main les clefs du royaume des cieux, avec un pouvoir sans limites, séjourna longtemps ici, par un effet de la volonté divine; et notre ville semblait par là contrebalancer en quelque sorte, à ses yeux, le reste de l'univers. Puisque j'ai rappelé le nom de Pierre, c'est une cinquième couronne que je place au front de celui qui lui succéda sur ce siège. Quand on enlève une grande pierre aux fondements d'un édifice, on doit la remplacer par une autre de même grandeur, si l'on ne veut pas ébranler toute la construction ou bien en préparer la ruine : ainsi, lorsque Pierre dût quitter Antioche, la grâce de l'Esprit lui substitua un maître semblable à lui, pour que la maison sainte ne fût pas affaiblie par la faiblesse même du successeur. Voilà donc cinq couronnes énumérées : elles proviennent de l'élévation du rang, de la dignité des consécrateurs, de la difficulté des circonstances, de l'étendue de la cité, de la vertu de celui qui lui transmet le trône épiscopal. Toutes ces couronnes tressées, je pourrais en ajouter une sixième, une septième, beaucoup d'autres encore. Mais il ne faut pas que tout mon temps soit absorbé par l'évêque et que le martyr soit exclu de mon discours; passons donc aux combats de ce dernier genre.

Une cruelle guerre fut alors excitée contre les Eglises; la plus impitoyable tyrannie enveloppait la terre, et tous les fidèles étaient enlevés en pleine Agora, non qu'on les accusât d'aucun délit, mais parce qu'ils fuyaient l'erreur et couraient à la véritable piété, parce qu'ils reconnaissaient le vrai Dieu et se prosternaient devant son Fils seul-engendré; au lieu des couronnes, de l'admiration et des honneurs qu'une telle conduite leur méritait, ils ne recevaient que des châtiments et souffraient mille tortures, en punition de leur foi, et plus spécialement les chefs des Eglises. Le diable, en effet, cet instigateur du mal, si habile à dresser de pareilles embûches, se persuadait qu'en enlevant les pasteurs, il porterait aisément la désolation dans les bergeries. Mais Celui qui se plaît à prendre les sages dans leurs propres artifices, voulant lui montrer que ce ne sont pas les hommes au fond qui gouvernent ses Eglises, et que lui-même dirige toujours et partout ceux qui professent sa foi, permettait toutes ces choses, afin de convaincre le démon que, les évêques étant enlevés, le règne de la piété n'en était point amoindri, que la parole évangélique, loin de perdre son énergie, gagnait à de telles épreuves; afin que lui-même et tous ceux qui lui servent d'instrument apprissent par les faits que notre religion n'est pas une chose humaine, que la doctrine dont nous sommes nourris est d'origine céleste, que Dieu conduit et protège incessamment toutes les Eglises, et qu'on ne saurait jamais prévaloir quand on fait la guerre à Dieu.

Ce n'était pas là le seul mal machiné par le démon; il en était un autre non moins grave. Il ne voulait pas que les évêques fussent mis à mort dans les cités auxquelles ils présidaient; il les poussait vers des cités étrangères pour leur ôter la vie. Il se proposait en cela de les dépouiller des choses nécessaires et de les épuiser en même temps par les fatigues de la route, espérant en avoir plus facilement raison : c'est ce qu'il fit pour notre saint. A son instigation, Ignace fut appelé de notre ville à Rome : le nombre des stades à parcourir, les ennuis du voyage et la longueur du temps devaient abattre, pensait-il, le courage de l'évêque. Il ne voyait pas qu'ayant Jésus pour compagnon de route et pour soutien dans tout ce long trajet, le saint y puiserait une force nouvelle; qu'il donnerait une plus grande preuve de sa vertu, un secours plus efficace aux Eglises. Les cités qui se trouvaient sur son chemin couraient à sa rencontre, encourageaient de toute manière l'athlète du Christ, lui fournissaient un abondant viatique, luttant avec lui de ferveur dans la prière. Elles recevaient une consolation peu commune en voyant le martyr marcher à la mort avec une confiance telle que doit l'avoir celui qui va prendre possession du royaume des cieux. Et dans le fait, cette mort vers laquelle un homme s'avance avec tant d'ardeur et d'intrépidité, ne pouvait pas leur paraître une mort réelle, mais plutôt un acheminement, un passage, une ascension vers la patrie céleste. C'est ce qu'il enseignait dans chaque ville par ses discours et ses actions; puis il s'éloignait. Ce qui eut lieu par rapport aux Juifs, lorsqu'ils envoyèrent à Rome Paul enchaîné, pensant bien l'envoyer à la mort, tandis qu'ils envoyaient un instituteur à ceux de leurs frères qui habitaient cette capitale, se renouvela pleinement ici : Ignace devint un maître admirable, non seulement pour les habitants de Rome, mais encore pour ceux de toutes les villes qu'il eut à traverser, leur enseignant à tous à mépriser la vie présente, à ne compter pour rien les choses visibles pour s'attacher uniquement aux biens à venir, à tenir les yeux levés au ciel, à fouler aux pieds tous les maux de la terre.

Telles, et plus abondantes encore, étaient les clartés qu'il répandait sur son chemin, allant comme le soleil de l'Orient vers l'Occident. Je dirai qu'il était même plus brillant que cet astre : le soleil, en effet, accomplit sa course bien haut au-dessus de nous et ne répand qu'une lumière matérielle; Ignace rayonnait ici-bas même et versait dans les âmes la lumière spirituelle de la vérité : en arrivant à l'Occident, celui-là se cache et nous plonge dans la nuit; celui-ci brilla d'un plus vif éclat sur les plages occidentales, après avoir semé d'innombrables bienfaits dans toute sa carrière. Arrivé dans la capitale de l'univers, Ignace forma cette ville à la divine philosophie. Dieu voulut qu'il y terminât sa vie, afin que sa mort fût une école de piété pour tous les habitants de Rome. Quant à vous, grâce à Dieu, vous n'aviez plus besoin de semblables leçons, enracinés que vous étiez dans la foi; tandis que cette grande ville, où toutes les impiétés affluaient alors, réclamait un secours extraordinaire. C'est pour cela que Pierre, Paul et notre saint après eux y furent immolés; cette ville souillée par le sang des victimes idolâtriques devait être purifiée par leur sang; eux-mêmes venaient rendre témoignage par leurs œuvres à la résurrection de Jésus crucifié et montrer à tout ce peuple qu'ils n'auraient jamais fait avec bonheur le sacrifice de leur vie, s'ils n'avaient eu la ferme conviction qu'en mourant ils iraient à ce même Jésus et qu'ils le contemperaient dans le ciel.

En effet, quelle plus grande preuve de la résurrection que de voir le Christ immolé déployer après sa mort le pouvoir de persuader à des hommes pleins de vie qu'on doit mépriser pour la gloire de son nom la patrie, la famille, les amis et les parents, préférer aux biens sensibles les mauvais traitements, les dangers et la mort elle-même ? Ce n'est pas un homme frappé de mort et renfermé dans le tombeau qui peut exercer une telle puissance; elle n'appartient qu'à celui qui est ressuscité et rentré en pleine possession de la vie. Pourrait-on s'expliquer autrement, que ces mêmes apôtres aient été si timides et si faibles quand ils conversaient avec le Christ, au point de l'abandonner et de le trahir; tandis qu'après sa mort, non seulement Pierre ou Paul, mais encore Ignace, qui ne l'avait jamais vu, qui n'avait pas entendu sa parole, montrerait tant d'amour pour lui, se sacrifierait volontiers pour son honneur ?

6. Pour apprendre à tous les Romains la vérité de ce qui leur était annoncé, Dieu permit donc que le saint vint mourir au milieu d'eux. Or, que tel ait été le but de la divine Providence, je l'établirai par le genre même de cette mort. Ce n'est pas hors des murs de la ville, dans un gouffre ignoré, dans un cachot solitaire, ou dans tout autre réduit obscur que Ignace fut condamné à périr; c'est au milieu du théâtre, en présence de tout le peuple assis sur les gradins, qu'il subit son martyre, qu'on lâcha sur lui les bêtes féroces; c'est aux yeux de tous qu'il vainquit le diable et qu'il érigea son trophée : il engageait ainsi tous les spectateurs à devenir les imitateurs de ses combats, versant devant eux son sang, non seulement avec courage, mais encore avec joie. Non, ce n'est pas comme un homme à qui l'on arrache la vie, c'est au contraire comme un homme qui va jouir d'une vie plus heureuse et plus noble, qu'il considère les animaux prêts à le dévorer. Comment le savons-nous ? Par les paroles mêmes qu'il prononce au moment de mourir. En apprenant déjà qu'on le destinait à ce genre de supplice : «Je jouirai des bêtes féroces,» dit-il. Ainsi parle l'amour : quand on souffre pour ceux qu'on aime, on a du bonheur à souffrir, et plus est grande la souffrance, plus on est au comble de ses désirs. C'est là ce que nous voyons se réaliser dans ce saint. Ce n'est pas assez pour lui de mourir à l'exemple des apôtres, il veut de plus imiter leur ardeur. Sachant qu'après avoir été flagellés ils sortaient pleins de joie de la salle du conseil, il avait résolu de retracer leur exemple par son allégresse aussi bien que par sa mort. De là cette parole : «Je jouirai des bêtes.» Il regardait comme beaucoup moins nuisibles les dents de ces animaux que la langue du tyran, et certes avec raison; car celle-ci le poussait à la géhenne, et celles-là allaient l'envoyer au ciel.

Après avoir ainsi quitté la terre, ou plutôt conquis le ciel, il nous est revenu avec sa couronne. Ce fut encore une disposition de la bonté divine de nous redonner le martyr et de l'attacher à nos cités. Rome fut arrosée de son sang, vous avez recueilli ses dépouilles; vous avez eu l'avantage de le posséder comme évêque, ils ont recueilli son dernier soupir; ils ont été témoins de son combat, de sa victoire et de son triomphe, vous l'avez toujours au milieu de vous : Dieu vous l'avait ravi pour un peu de temps, et il vous l'a rendu avec un surcroît de gloire. Comme un débiteur rend avec intérêt l'argent qu'il avait reçu; ainsi le Seigneur, en vous empruntant à courte échéance ce précieux trésor, afin de le montrer aux Romains, vous l'a restitué plus riche et plus splendide. Vous aviez envoyé un évêque, on vous a rendu un martyr; au départ vous l'accompagniez de vos prières, au retour vous l'accueilliez avec des couronnes, et non seulement vous, mais encore toutes les villes qu'il traversait. Quelles ne devaient pas être, pensez-vous, leurs émotions en contemplant les saintes reliques ? Quelle

douce consolation ! Quels transports de joie ! Quelles vives acclamations s'élevant de toute part vers le triomphateur ! Tel un généreux athlète, vainqueur de tous ses rivaux, quand il sort de l'arène tout couvert de gloire, est enlevé sur les bras des spectateurs, qui ne lui permettent pas de toucher la terre et l'emportent dans sa maison au milieu des plus magnifiques éloges : tel notre saint, au sortir de Rome, fut porté d'une ville à l'autre sur les épaules des peuples qui se succédaient et qui vous le transmirent ainsi, glorifiant l'athlète couronné, louant l'agonothète suprême, faisant du diable l'objet de leurs risées, et lui rappelant que toute son astuce avait tourné contre lui, que sur sa tête retombaient les coups dirigés contre le martyr. Ce fut là pour toutes ces villes une source de biens et d'enseignements salutaires; la nôtre acquit alors une richesse que le temps n'a pu diminuer. Comme un trésor permanent où l'on puise toujours, sans l'épuiser jamais, le bienheureux Ignace comble de bénédictions, de confiance, de nobles pensées et de généreux sentiments tous ceux qui l'approchent.

Accourons donc auprès de lui, non seulement aujourd'hui, mais tous les jours, pour recueillir les fruits spirituels qu'il ne cesse de produire. Oui, quiconque se présente avec foi, reçoit les plus grands biens; car ce n'est pas le corps seul des saints, c'est encore leur cercueil qui déborde de grâces spirituelles. S'il arriva qu'un mort, en touchant la tombe d'Elisée, rompit ses funèbres liens et revint à la vie, combien plus en notre temps, où la grâce est plus abondante et la vertu de l'Esprit plus active, l'homme animé par la foi ne puisera-t-il pas de force au contact de cette tombe sacrée ? C'est pour cela que Dieu nous a laissé les dépouilles mortelles de ses fidèles serviteurs : il a voulu exciter en nous le zèle qui les animait, et nous donner en eux un port assuré, un asile contre tous les maux qui nous poursuivent sans cesse. Je vous exhorte donc tous, que vous soyez accablés par les chagrins ou les maladies, courbés sous le poids du malheur ou du péché, venez ici dans un sentiment de foi; et vous vous en retournerez après avoir déposé le fardeau, le cœur rempli d'une sainte allégresse : cette vue seule aura rendu le calme à votre conscience. Je dis plus : ce n'est pas aux malheureux

uniquement que ce refuge est nécessaire; il l'est encore à ceux qui sont pleins d'ardeur, qui possèdent la gloire, la puissance, une grande confiance en Dieu. Non, ceux-là même n'ont pas le droit de refuser un tel secours. L'aspect de ce temple et du saint qui l'habite vous affermira dans la possession de ces biens, vous enseignera la modestie par le souvenir même de vos bonnes œuvres, et ne permettra pas que la conscience des vertus pratiquées enfante l'orgueil dans vos âmes. Or, ce n'est pas une chose peu importante de garder la modération quand tout succède à nos vœux, d'être humbles dans la prospérité. C'est donc ici un trésor utile à tous, un asile ouvert à ceux qui sont tombés, afin qu'ils soient délivrés de la tentation, à ceux qui sont encore debout, afin que leur bonheur demeure stable; aux malades, pour qu'ils reviennent à la santé; à ceux qui la possèdent déjà, pour qu'ils ne viennent pas à la perdre. Pénétrés de toutes ces pensées, mettons ce séjour au-dessus de toutes les délices, de toutes les voluptés; et, participant de la sorte aux mêmes joies, aux mêmes avantages, nous deviendrons les concitoyens et les amis des saints, par le secours de leurs prières, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec qui gloire au Père, en l'union du saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

